L'ABEILLE.

PAR BULLITT, BULLEN & MAGNE.
No. 82 RUE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS:
SAMEDI MATIN, 4 MAI 1839.

POUR PRESIDENT DES ETATS-UNIS,
HENRY CLAY,
DU KENTUCKY,
Soumis à la décision d'une Convention Nationale

MR. VAN BUREN.

Mr. Van Buren occupe le fauteuil de président des Etats Unis depuis plus de deux ans. Qu'a fait Mr. Van Buren dans ces deux années, pour conserver des droits aux suffrages des citoyens des Etats-Unis pour la prochaine élection présidentielle? *de quel projet d'utilité publique montre-t-il une redevance à son administration?* Quelles sages mesures, quelles réformes, quels projets enfin d'améliorations *a-t-il suggérés?* Quand donc a-t-il fait preuve de ces qualités éminentes, de ces talents que doit posséder le premier magistrat de l'Union? Ce n'est point d'après les témoignages d'une presse vendue au pouvoir, d'amis intéressés que l'on doit juger un homme politique; c'est d'après ses actes: eh bien! avant de porter notre jugement sur M. Van Buren, nous avons cherché dans ses deux années d'administration, et nous n'avons point vu cette philantrophie, cette impartialité, ce désintéressement, ce zèle, ce soin et ces attentions minutieuses pour tout ce qui est de l'intérêt public, que la presse démocratique ne cesse d'élever jusqu'aux nues. Là où l'on nous montrait le désintéressement et le patriotisme nous avons vu que la cupidité et l'égoïsme; jamais administration, nous dit-on, ne fut mieux organisée, et ne veilla avec plus de soins à l'économie et à la sûreté des fonds publics; et pourtant tout le monde se plaint de gaspillage dans les fonds publics; tous les jours nous avons à annoncer de nouvelles fraudes d'employés emportant avec eux les sommes qui leur étaient confiées; devrons nous dire comme le proverbe devant ces faits: *tels valets tels maîtres*, ou bien n'attribuerons nous qu'au hasard, le malheureux choix des employés de l'administration; *si* c'est à ce dernier cas que nous devons nous arrêter, il faut avouer que les Etats-Unis sont bien malheureux de n'avoir que de tels hommes pour mettre au pouvoir.

Mais nous n'oserons pas davantage du droit que nous avons d'attaquer l'administration dans ses employés; tel n'était point notre but, et en le faisant, nous n'avons qu'obéi à l'indignation qu'ont excitée en nous ces cas constants de malversations et de fraudes de toute espèce dont nous avons encore aujourd'hui à citer un exemple.

Mr. Van Buren a montré dans son administration une incapacité et une inertie déplorables. Loin d'écouter la voix de ses représentants et de n'unir à eux pour donner au pays un gouvernement sage et le doter d'institutions libérales, il s'est abandonné à une misérable clôterie de gens avides de places et d'argent qui l'ont engagé dans une fausse route dont il n'a ni la force ni la volonté de sortir. C'est cette clique qui l'entoure, qui a suggéré au grand démocrate de persister dans la présentation aux chambres de la loi de souvéraineté; à coup-sûr si M. Van Buren avait eu assez de sagesse pour s'éclairer du passé, il eut reculé devant une mesure aussi *anti-libérale*, mais qu'importait en effet à nos démocrates que trois fois les représentants du peuple l'aient répudiée d'une voix unanime; cette loi leur convenait, elle devait servir leur cupidité, il fallait donc qu'à tout prix elle fut adoptée.

Mais laissons cette époque de l'administration des Mr Van Buren et remontons à celle de son avènement au pouvoir. Le pays sentait l'approche d'une crise que les mesures du gouvernement du général Jackson avait accélérée, on pénétré qu'on était que le conséquence. Tous les citoyens éclairés qui avaient vu la cause du mal sétaient réjouis de la fin du règne de général Jackson, et avaient, pour ainsi dire, concentré leurs espérances sur le nouveau magistrat qui s'avançait au pouvoir précédé d'une réputation colossale que ses ennemis mêmes osaient à peine contester. C'est qu'en effet les hommes de tous les partis avaient droit d'attendre du nouveau président, qu'il entreposerait entre le mal qui menaçait le pays lui même, et qu'il ferait tous ces efforts, si non pour l'empêcher du moins pour le rendre moins terrible; il ne s'agissait point alors d'une question de parti, ce n'était point une mesure favorable aux uns et défavorable aux autres qu'il fallait adopter; il ne fallait rien moins que sauver le crédit de notre commerce, ce niveau de notre prospérité, empêcher la ruine de plusieurs milliers de familles, et préserver l'industrie de cette longue inaction qui a été la suite de la crise et la cause la plus médiate de la misère dans laquelle est jetée presque toutes les classes laborieuses et dont elles gémissent encore. Mais Mr. Van Buren n'a jamais pu être alors de ce que le pays avait droit à attendre de lui; il a vu le mal et a refusé d'y remédier. Plus tard quand la crise a pesé sur nous, loin de chercher à en adoucir les rigueurs, il les a augmentées par des mesures injustes; c'est alors qu'il notre commerce, c'est-à-dire notre prospérité, était près de l'abîme, qu'il y a jeté tout-à-fait, au lieu de lui tendre la main pour l'en retirer.

Voilà ce qu'a fait Mr. Van Buren pour conserver les suffrages des citoyens des Etats Unis, à la prochaine élection présidentielle. Que l'on ne s'étonne donc plus si l'opposition prend tous les jours une force plus imposante, *si tel état*, qui était dévoué au parti démocrate, nomme aujourd'hui des officiers et des représentants opposés à ce parti. Le pays juge maintenant d'après ce qu'on fait notre gouvernement et notre chef démocrates de ce qu'ils peuvent faire encore; et si déjà il semble attendre avec impatience l'époque des élections présidentielles, c'est qu'il est las d'avoir pour premier magistrat, le représentant d'une clôterie au lieu de celui de la nation.

DES CLUBS LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES ET DE LA NÉCESSITÉ D'UNE BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE.

2E. ARTICLE.

Il y a quelque temps, qu'à propos du développement moral qui s'opère à la Nouvelle Orléans, nous cherchions à démontrer, que la fondation de quelques clubs littéraires et scientifiques aurait sur l'avenir de la cité une influence incontestable.

Les gens studieux ne manquent point à la Nouvelle Orléans, mais ils n'ont point de centre. Les intelligences y sont autant de rayons épars qui brillent isolément, et s'éteignent et s'épuisent bientôt, parce qu'elles n'ont point un foyer commun pour s'y retrempe ni un contact de lumières nouvelles. Ce sont des forces perdues qui dirigées vers un même but, acquerraient par la réunion une influence morale à laquelle elles ne peuvent atteindre dans leur isolement. Elles s'arrêtent bientôt dans leur marche, car il leur manque le meilleur de tous les stimulants: l'émulation.

Une autre cause vient décourager encore les personnes avides d'apprendre: c'est l'absence presque totale des moyens d'étudier. Une fois sorti du collège ou des institutions, le jeune homme est presque obligé de s'en tenir aux leçons qu'il a reçues de ses professeurs. Le voilà lancé dans le monde avec un fond d'instruction qu'il ne tardera pas à épuiser. Or, il fait le dire, les études du collège sérieuses à peine nécessaires si elles n'étaient une préparation à des études plus sérieuses. Elles nous mettent à même d'étudier par la suite avec fruit. C'est là leur grand mérite et leur seul mérite peut-être car elles sont et doivent être nécessairement incomplètes. Le plus habile écolier serait le plus ignorant de tous les hommes s'il s'avisait de vouloir envisager la vie à travers ses études élémentaires. Loin de lui être utiles elles ne pourraient que lui nuire car il vaut mieux ne rien savoir que savoir mal. Les études de l'enfant ne sont donc bonnes que lorsqu'elles sont complétées par les études de l'homme: mûr. Or, ces dernières études offrent ici de grandes difficultés. Le jeune homme qui comprend la nécessité d'aller au fond des sciences dont on ne lui a encore fait voir qu'à la surface, ne sait où il a qui s'adresser, ni dans quelle voie il doit diriger son intelligence. Les sources lui manquent aussi bien que les encouragements. Obligé de marcher à tâtons il se contente forcément de ce qu'il rencontre. Veut-il étudier l'histoire et se faire une opinion, il ne trouve guères que ces livres qu'il a déjà vus au collège, livres sans couleur, sans portée, sans originalité aucune, et dans lesquels la science historique a été partagée en petites doses amolies bonnes sans doute pour des intelligences à l'état de germe, mais trop peu substantielles pour un esprit à arrivé son développement. Les points de comparaison lui manquent il ne sait quel le méthode choisir, quel chemin prendre et rarement il trève autour de lui des gens pour lui montrer la route. Il en est de même pour les sciences et la philosophie.

Les bons livres, les livres sérieux, hardis, forts de pensée sont rares et difficiles à découvrir. Ils se cachent dans quelques bibliothèques particulières, ou dans les librairies et il n'est pas donné à chacun de pouvoir se les procurer

Toutes les grandes villes d'Europe ont leur bibliothèque. Dans ces bibliothèques on se trouve pas que des livres on y apprend le moyen, ce qui est inappréciable, de les lire avec fruit. On n'y initie sans que ne aux mystères de la science; on y arrive par degrés et sans trop de peine; la pente est facile. La route est toute jalonnée et numérotée pour ainsi dire. De telle étude on sait qu'on doit passer à telle autre étude. On sait que tel livre est le complément de telle autre étude. Les hommes studieux sont tous parfaitement sur un point. Ils détestent la fatigue. Et cependant qui découvrira dans une journée le livre le plus utile et le plus abstrait, ne le lira jamais, s'il faut prendre la peine de le chercher de librairie en librairie, ou de le demander humblement à un particulier du lui pas mal à faire.

Aussi lorsque nous émettons l'opinion, qu'il serait utile et opportun, de fonder des clubs littéraires et scientifiques, nous prendrons en même temps à la fondation d'une bibliothèque. Expliquons plus nettement notre pensée:

La bibliothèque serait fondée en même temps que le club. Tous les membres seraient tenus de verser mensuellement une certaine somme, minime dans les premiers temps, et qui serait affectée à l'achat de bons livres. Ces livres appartiendraient d'abord à la société, mais il serait expressément défendu d'en emporter un seul en dehors. En supposant que le club fût composé de cinquante personnes. La bibliothèque contiendrait déjà au bout de deux ans, par exemple, une certaine quantité de volumes, car une fois l'élan donné, il arriverait ce qui arrive toujours en pareil cas: des dons volontaires de la part des plus riches ou des plus zélés viendraient grossir la masse, puis des legs, &c. &c. La bibliothèque de Paris n'a pas commencé autrement. Il serait stipulé qu'au bout d'un temps convenu, ou en cas de dissolution du club, la bibliothèque appartiendrait à la ville. N'y eut-il alors qu'un million de bons livres, ce serait déjà beaucoup. L'heure se chargerait du reste, et il y aurait à la fois honneur et profit pour ceux qui auraient donné l'impulsion.

Nous avons bien il est vrai une bibliothèque commerciale, mais son utilité se restreint dans un certain cercle, et il est bien d'en étendre les limites.

Un grand nombre de pétitions d'occupent aujourd'hui de la fondation d'un club. Mais si l'on parle beaucoup, on recommande on agit peu. C'est à qui ne se mettra pas en avant. Nous n'en voyons pas la raison: on peut hésiter à attacher le grélo au cou du chat, car il y a danger, mais c'est un honneur sans péril d'attacher son nom à une amélioration utile.

Le manque d'espace nous force de remettre la publication d'un communiqué signé VERO—Nous serions bien aisé d'en voir l'auteur.

Nous apprenons par un passager arrivé hier à la ville de Campêche, par le goulette Diligencia, que le général centraliste Mora était arrivé dans cette ville le 12, avec quelque argent, pour recruter des troupes. Le général Mora est parti de Campêche le 23, avec 300 hommes qu'il a recrutés ça et là; on ignorait à cette date quel était le lieu de sa destination; deux brigs et 3 goélettes avaient été frétés par lui pour le transport de ses troupes.

Le consul Français établi à Campêche depuis peu, en avait reçu des habitants un accueil bienveillant. Il paraît d'après les rapports qui nous sont faits que cette ville est tout-à-fait en faveur du gouvernement.

THEATRE.

LES MARTYRS DE LA LOUISIANE.

C'est dimanche qu'aura lieu la première représentation des *Martyrs de la Louisiane*. Nous avons déjà dit à quelques mots sur cette nouvelle œuvre de Mr. A. Lemon, qui, à un instant dramatique bien soutenu, et un style élégant, à des situation fortes et bien ressortis, joint l'intérêt non moins grand de la nationalité.

La tragédie de M. Lemon est l'écho fidèle de ses sentiments qui sont encore dans tous les cœurs. C'est de la poésie locale s'il en fut. Les noms des personnages sont tous historiques, et les faits d'une grande authenticité.

Les Martyrs de la Louisiane seront joués par les acteurs du théâtre français. M. Lemon ne devait pas compter de rôle, mais des circonstances impréviues l'ont engagé à en accepter un.

Le New-York Herald dit que le gouvernement du Canada, Arthur, a accordé le pardon de 43 citoyens de l'Est du Bas. New York qui avaient pris part aux troubles du Canada. Il paraîtrait d'après une lettre reçue par une personne respectable de Toronto que le commandement du Haut-Canada aurait été retiré au gouverneur Arthur.

EXTRAIT DE LA CORRESPONDANCE DE L'ABEILLE.

WASHINGTON, 26 Avril 1839.

C'est hier qu'ont eu lieu à Baltimore les funérailles du général Samuel Smith, du Maryland. Cette cérémonie a été faite avec pompe. Jamais on n'avait vu à Baltimore une foule aussi considérable que celle qui accompagnait le cercueil. Le président des Etats-Unis, les secrétaires des divers départements, et l'avant-garde ont assisté au convoi, ainsi que le gouverneur du Maryland, les sénateurs et les représentans au congrès, une grande partie des membres de la législature, toutes les troupes de la ville, les juges des diverses cours et un concours immense de citoyens.

Le général Smith est mort dans sa quatre-vingt-septième année.

Un vol qui a été fait à la banque de la Métropole, quelques jours avant hier, a été suivi de un autre, qui a été fait à la Banque de la Caroline du Sud, et qui a été fait à la Banque de la Caroline du Sud, et qui a été fait à la Banque de la Caroline du Sud, et